Erich Weil

Über die κάθαρσις-Theorie

Sur la théorie de la κάθαρσις

Présentation par Alain Deligne

Le cahier d'études intitulé « Sur la théorie de la κάθαρσις » (35 feuilles manuscrites) est la trace écrite que nous possédons de l'exposé présenté à Berlin durant le semestre d'hiver 1924-1925 par l'étudiant Erich Weil, sous la direction de son professeur de littérature allemande Julius Petersen (1878-1941). En 1920, Petersen avait obtenu une chaire à Berlin, succédant ainsi après quelques années à son maître Erich Schmidt (1855-1913). Weil les mentionne tous deux. Le manuscrit présente d'abord un exposé continu jusqu'au feuillet 20. Viennent ensuite des fragments plus ou moins longs, parfois elliptiques, correspondant pêle-mêle à des annotations de citations, de titres, d'idées à développer ainsi qu'à des esquisses de plan, exploitées en grande partie dans le cours de l'exposé. À la fin, se trouve une bibliographie. On voit ainsi comment une pensée entre en gestation, œuvrant comme par circumnavigation autour de thèmes ou d'auteurs sans cesse récurrents.

Une définition problématique

Il est rare qu'une phrase à elle seule ait pu provoquer au cours de l'histoire un débat aussi intense. Nous voulons parler de la définition qu'Aristote propose de la tragédie au chapitre VI de sa *Poétique*, ouvrage dont le texte ne nous est parvenu qu'incomplètement. La controverse a souvent pris son point de départ (ou s'est révélé) dans une question de traduction et donc d'interprétation : comment rendre par exemple *katharsis*, les dyptiques *phobos* et *eleos* ou *pathos* et *pathema* ? Nous n'avons pas ici à entrer dans la controverse. Nous voudrions par contre indiquer plus précisément ce sur quoi elle porte : la tragédie donc (antique ainsi que moderne et leurs réceptions poétologiques), son but (le plaisir ? Mais ce dernier pourrait être simplement un instrument), ses effets (moralisateurs, esthétiques ou médicaux ? Mais effet sur qui ? Le spectateur ou les héros ?), ses moyens (représentation des passions, mais lesquelles ?), la notion de *katharsis* (centrale ?) et la valeur du génitif « des » précédant « passions » (objectif, subjectif ou séparatif ?) dans ce que l'on rend communément par « purification » ou « purgation » des passions.

Exigence d'une polyvalence

L'exposé du jeune Weil aurait très bien pu voir le jour dans un département de philologie classique (les noms de Bernays [1824-1881][1] ainsi que de ceux qui ont suivi immédiatement, Überweg, Zeller, Spengel, Susemihl, Döring ou encore Gomperz restent définitivement associés à la discussion de ce chapitre sur la *katharsis*); ou de philosophie (aborder le problème de la *katharsis*, c'était toucher aussi à des principes esthétiques, éthiques et même politiques tout comme devoir tenir compte,

[1] Jacob Bernays, *Grundlage der verlorenen Abhandlung des Aristoteles über Wirkung der Tragödie* (*Bases du traité perdu d'Aristote sur l'effet de la tragédie*, in: Traités de la société d'histoire et de philosophie de Breslau, I, 1857, pp. 133-202; repris dans *Deux traités sur la théorie aristotélicienne du drame*, in : Mémoires de l'Académie de Breslau, Berlin, 1880, pp. 1-118).

entre autres, des thèses de Hegel, Schopenhauer, Vischer, Volkelt et Lipps sur la question du tragique); ou de romanistique (des auteurs comme Corneille, Racine, Dubos, Batteux ou Voltaire ont été aussi très présents dans ce débat, sans oublier les théoriciens et commentateurs italiens de la seconde moitié du XVIe siècle, Robortello, Maggi, Castelvetro, Victorius) ; ou encore de psychologie et même de médecine : en ce début de XXe siècle, le débat avait en effet retrouvé une actualité surprenante, la *katharsis* aristotélicienne ayant aussi été considérée par certains comme une anticipation des vues de Freud sur le phénomène de décharge psychique d'affects pathogènes. Tous les auteurs que nous venons de mentionner le sont également par Weil.

La question de la motivation

Le champ d'études de la *katharsis* offrait en fait un bel exemple d'interdisciplinarité avant la lettre. L'activité savante déployée par le jeune philosophe étonne. Mais pratiquer la philologie classique, sans en être forcément étudiant, c'était encore souvent à l'époque prolonger scientifiquement et culturellement ses études secondaires. Les langues grecque et latine, Weil se les étaient assimilées comme des forces vives au Gymnase humaniste de Parchim (Meckembourg-Poméranie-Occidentale). Bien qu'il fût donc bien armé pour le faire, l'impression que le jeune étudiant n'a pu mener à bien son entreprise ne peut être entièrement dissipée. En effet, encore trop dépendant de la masse de documents qu'il a rassemblés, il n'aurait pu présenter une théorie exhaustive de la *katharsis*. Une quelconque thèse n'est pas non plus clairement énoncée. Mais quelle pouvait être cette entreprise ? Weil a-t-il choisi lui-même la matière de son exposé ou le sujet lui a-t-il été imposé par son Professeur ? En l'état actuel de la recherche, il n'est guère possible de se prononcer sur la qualité de son intérêt. On peut cependant très bien imaginer que Petersen ait demandé à Weil d'approfondir une question que Schmidt, son ancien maître, avait lui-même abordée, mais peut-être un peu trop rapidement, dans son fameux *Lessing*[2].

Le *Lessing* de Schmidt et la question de la *kathasris*

Comme l'étaient celles de Dilthey sur Schleiermacher[3], de Haym sur Herder[4] ou encore de Justi sur Winckelmann[5], la biographie de Schmidt consacrée à la chronique de la vie et des œuvres de Lessing constituait un modèle de science littéraire allemande du XIXe siècle. Quelques pages du premier tome étaient consacrées à la *Dramaturgie de Hambourg* (1769)[6] où, comme l'indiquait une changeante *manuductio* en haut de page, Schmidt examinait de plus près les complexes *Aristoteles. katharsis. Irrtürmer* (p. 589), *Lessing. Mitleid und Furcht* (p. 590), *katharsis. Bernays* (p. 591), *katharsis* (p. 592) et *katharsis. Moral. Lust* (p. 593). C'est donc bien de ces pages qu'il faut partir pour situer le travail du jeune Weil.

Schmidt était d'avis que Lessing avait traité de manière plus approfondie de la tragédie que de la comédie. Et si pour Lessing s'éloigner de la *Poétique* d'Aristote, c'était s'éloigner de la perfection, il avait cependant assez de conscience évolutionniste pour reconnaître que les drames de Shakespeare

---

[2] Erich Schmidt, *Lessing. Geschichte seines Lebens und seiner Schriften* (*Lessing. Histoire de sa vie et de ses écrits*), 2 Bde., Berlin, Weidmannsche Buchhandlung 1884 et 1886. Pour son exposé, Weil avait utilisé la quatrième édition revue et corrigée (1923).

[3] Wilhelm Dilthey, *Leben Schleiermachers*, Bd. 1, Berlin, Reimer, 1870.

[4] Rudolf Haym, *Herder nach seinem Leben und seinen Werken dargestellt*, Berlin, R. Gaertner, 1879.

[5] Carl Wilhelm Justi, *Winckelmann, sein Leben, seine Werke und seine Zeitgenossen*, 3 Bde, Leipzig, Vogel, 1866-1872.

[6] Gotthold Ephraim Lessing, *Hamburgische Dramaturgie*, 1769, in: *Werke*, hg. von Julius Petersen, Bd. V, Leipzig, Spanersche Buchdruckerei, 1925.

– qu'il défendait d'ailleurs contre le théâtre français de l'âge classique – ne pouvaient répondre aux attentes d'un spectateur de tragédies antiques.

1) Critique des défauts

Mais ce qu'il lui importait d'abord avant tout, c'était de combattre des erreurs. Selon Schmidt, elles étaient au nombre de trois. La première était le fait de Français comme Dacier, qui traduisait *phobos* par terreur, ou d'Allemands comme Curtius, qui rendait le terme par *Schrecken*, notion dont Corneille lui-même n'aurait d'ailleurs pu se débarrasser entièrement. La deuxième erreur consistait pour de nombreux auteurs à avoir faussé le sens de la particule *kai* reliant crainte et pitié (qui signifie ici clairement « et ») en un « ou », nous imposant ainsi l'alternative : soit la crainte, soit la pitié. Et troisièmement, Corneille, encore lui, devait être combattu pour avoir pensé à tort que c'étaient toutes les passions qui devaient être purgées.

2) Une nouvelle voie

L'autre point que retenait encore Schmidt avait trait à l'interprétation médicale proposée par Bernays. Celui-ci était parti d'un fait bien matériel : la disparition du Livre II de la *Poétique* où était censée se trouver l'explication complète de la *katharsis*. D'où la proposition de passer par un autre ouvrage d'Aristote, la *Politique*, chap. 8, qui en traitait et de prendre également en compte des écrits néo-platoniciens qui apportaient un éclairage supplémentaire sur ce point. Ceci dit, la lutte menée exagérément par Bernays contre les moralistes en art n'amoindrissait en rien son mérite ; ni non plus d'ailleurs le fait que certains interprètes l'avaient précédé dans cette voie pathologique, à l'instar de Heinsius, Rapin, Batteux ou encore Milton chez lequel apparaissait déjà la comparaison avec l'homéopathie (autant d'auteurs mentionnés par Weil). Aristote, selon Bernays, aurait ainsi pu observer l'effet de soulagement qu'apportait l'écoute de la musique sur les nerfs sensibles de certaines personnes. « Décharge » ou « purgation » devenaient alors les meilleures traductions pour rendre ce phénomène[7]. À cette fin, la décharge des affects devait provoquer un soulagement plaisant. C'est donc à une excitation mesurée de ces affects débordants ressentis lors d'un spectacle tragique ou orgiaque qu'il revenait de transformer ainsi un déplaisir en un plaisir, mais sans que la morale ou la dite « justice poétique » ne s'en mêlent. Un Schiller, qui voyait par contre dans le théâtre une institution morale, n'avait ainsi plus rien à voir avec la pensée d'Aristote. Goethe, irrité par un XVIIIe siècle philantropique, sentimental et moralisateur, avait clairement affirmé qu'aucun art ne pouvait agir sur la moralité, mais que seules la philosophie et la religion le pouvaient.[8] Et Bernays d'assurer qu'Aristote aurait approuvé chacune de ses paroles. Schmidt n'était cependant pas sans reprocher à Bernays une certaine unilatéralité, car ni Goethe ni Aristote n'auraient en fait nié que l'art puisse avoir une influence sur nous, en l'occurrence un effet anoblissant ou édifiant, mais à nouveau sans qu'il soit nécessaire de solliciter une quelconque morale. Mais pour Lessing, la poésie en général se devait d'améliorer l'homme. Il fallait cependant encore trouver une réponse adéquate au plaisir pris néanmoins au spectacle tragique. La seule justice poétique intervenant au dernier acte ne suffisait en effet pas. C'est en fait le spectacle d'un héros brisé, mais qui luttait néanmoins courageusement, s'octroyant ainsi une victoire intérieure sur le cours injuste des choses, qui nous

[7] Mais il fallait empêcher qu'une telle purgation ne fût cependant prise pour un vulgaire purgatif. Le risque d'une banalisation était bien présent, et seule une troisième interprétation, cultuelle ou religieuse, rendant alors le terme de *katharsis* par « lustration », était à même de contrebalancer celle-ci.

[8] Johann Wolfgang Goethe, „Nachlese zu Aristoteles Poetik" (« Relecture de la Poétique d'Aristote »), 1826, in: *Kunst und Literatur* (VI. I, p. 85), Weimarer Ausgabe, I. Abt. Bd. 41/2, 247-251.

procurait un réel plaisir. Ce plaisir manifestait notre capacité à participer aux malheurs comme aux bonheurs sur terre.

Exposition de la problématique par Weil

Forts de cette nécessaire contextualisation, nous voudrions maintenant retracer brièvement le parcours qu'a choisi de suivre Weil dans son exposé. Le titre l'indique clairement : Weil se bornera à interroger la théorie et ne touchera pas à la pratique. Et bien qu'il consigne par ailleurs des glissements sémantiques, il se refuse également à retracer une histoire interprétative du concept de *katharsis*. Il esquisse en fait deux mouvements de pensée. L'un part de l'interprétation morale de la *katharsis* donnée par Lessing et aboutit à l'interprétation opposée, esthétique, défendue le plus offensivement par Goethe. A la fin, Weil revient à Lessing pour émettre un doute sur la position centrale de la *katharsis*.[9] Entretemps, il sera passé par *Politique*, chap. 8, qui autorisait donc selon Bernays une interprétation médicale. À cette fin, Bernays argumentait pour le génitif séparatif du « des » précédant « passions ». Les chants sacrés procurent en effet aux gens possédés par l'enthousiasme une libération de leurs passions, accompagnée de plaisir, comme s'ils avaient pris un remède. En parallèle, l'autre mouvement de pensée esquissé par Weil déplace le débat des effets de la tragédie vers la question plus spéculative de l'essence du tragique. Une telle réflexion rompt en effet vers 1800 avec le point de vue du Stagirite ainsi qu'avec tout le discours poétologique qui s'était maintenu jusqu'à Herder et sa revue *Adrastea* (1801). Un Schiller par exemple y était encore fidèle en ce qu'il ne considérait pas le tragique comme un phénomène en soi, mais comme un champ de passions que le dramaturge devait produire à des fins morales. Après ce tournant, on ne se limite alors plus à la seule littérature, mais on passe aux arts en général. Se met ainsi en place avec l'idéalisme allemand une esthétique ou une métaphysique du tragique. Weil se réfère par exemple à Hegel ainsi qu'à certains de ses successeurs, susmentionnés, qui s'interrogeaient moins sur la finalité de la tragédie, son effet et la manière dont il est produit que sur la substance propre du tragique[10]. Ce qui était opérer, si l'on nous passe ici l'expression, une sorte de *dé-catharsisation* de la tragédie. Une telle constatation est ce qui, à nos yeux, se rapprocherait le plus d'une thèse.

La science littéraire

Nous avons déjà évoqué la polyvalence du jeune Weil. Or, Weil a présenté son exposé devant des germanistes. Pour deux raisons en fait : 1) il était lui-même germaniste[11] et 2) ce sujet revêtait une importance toute particulière pour la germanistique allemande dans la mesure où des auteurs comme Lessing – l'exposé commence abruptement par une citation de lui –, Nicolai, Mendelssohn, Schiller, Goethe ou encore Hebbel avaient tous pris part aux débats suscités encore aux XVIIIe et XIXe siècles par la question de la *katharsis*. C'était donc presque un passage obligé pour un étudiant en *Literaturwissenschaft* allemande. Parallèlement à ses études de médecine (vite interrompues

[9] Il faudrait en effet ajouter ici que des notions comme *agon* (combat), *anagnorisis* (reconnaissance) ou péripétie sont également centrales.

[10] Mais on notera que cette évolution philosophique n'aura pas eu au XXe siècle d'incidence notoire sur le débat philologique, qui se sera par ailleurs quelque peu apaisé. Pour nous limiter à l'Allemagne, deux interprétations majeures continuent de prévaloir, mais renouvelant les arguments : pour l'interprétation médicale, Wolfgang Schadewaldt, „Furcht und Mitleid ? Zur Deutung der Aristotelischen Tragödiensatzes", in : Hermes 83, 1955, pp. 129-171, et pour l'interprétation morale : Max Pohlenz, „Furcht und Mitleid ? Ein Nachwort", in: *Hermes* 84, 1956, pp. 49-54.

[11] Comme en témoigne encore un autre exposé fait à Berlin durant la même année sur une ballade de Goethe de 1798 „Die Braut von Korinth" (« L'Épouse de Corinthe »), 15 pages manuscrites conservées à l'Institut Éric Weil, Lille III), que nous comptons éditer prochainement.

en ????) et de philosophie, Weil avait suivi à Hambourg les cours des germanistes Robert Petsch (1875-1945), éditeur de la *Correspondance sur la tragédie de Lessing avec Nicolai et Mendelssohn*[12] ainsi que des œuvres de Goethe[13] et, à Berlin, ceux du susmentionné Julius Petersen, auteur d'un grand livre sur *Die Wesensbestimmung der deutschen Romantik. Eine Einführung in die moderne Literaturwissenschaft* (Leipzig, 1926) et co-éditeur de Lessing, en particulier de *La Dramaturgie* dont le tome correspondant des *Œuvres complètes*[14] (tome V) venait juste de paraître en 1925.

Politisation de la *katharsis*

La question de son attachement au professeur J. Petersen ainsi que celle probablement de ses limites peut ici être posée si l'on sait que ce dernier, quoique modérément apprécié par les dirigeants, aura été quelques années plus tard en partie responsable de la mise au pas de sa discipline sous le régime national-socialiste. En témoigne par exemple un article très idéologisé, „Die Sehnsucht nach dem Dritten Reich in deutscher Sage und Dichtung", qu'il écrivit en 1934 pour la revue *Euphorion* (Stuttgart), un an donc après que Weil eût choisi de fuir l'Allemagne. Pour revenir ici à la notion de *katharsis*, il faut dire que juste avant la Première Guerre mondiale un glissement s'était déjà effectué vers une interprétation populiste ou étatique de la *katharsis* défendue par des interprètes d'obédience vitaliste. On mentionnera ici le psychologue K. Groos et son article „Das Spiel als *Katharsis*" [15] qui, partant d'une réflexion sur les jeux des enfants, passait rapidement aux jeux guerriers pour plaider en faveur d'une généralisation, c'est-à-dire une socialisation par la communauté, du concept de *katharsis*. Groos en était arrivé ainsi à vouloir éduquer le peuple en lui inculquant des valeurs chauvines, militaires et patriarcales, jouant donc précisément sur l'affect nationaliste. Nombre d'Allemands et non des moindres (entre autres des artistes et intellectuels comme Franz Marc, Martin Buber, Thomas Mann ou Ernst Jünger) allaient d'ailleurs justifier leur entrée en guerre en disant vouloir échapper à l'étroitesse de la vie rigoriste que l'on menait alors en

---

[12] Robert Petsch, *Lessings Briefwechsel mit Mendelssohn und Nicolai*, 1756-1757. Einleitung, Leipzig (Philos. Bibliothek; 21), 1910. Cet échange de lettres représente un moment important dans la constitution de l'esthétique allemande. On y aborde la question de la spécificité de la tragédie moderne par rapport à la tragédie antique. Le point de départ de cette discussion avait été livré par les ouvrages respectifs de Moses Mendelssohn (1729-1786), *Über die Empfindungen* (*Essai sur les sensations*, 1755) pour lequel le but de la tragédie est de provoquer l'admiration chez le spectateur, et de Friedrich Nicolai (1733-1811), publiciste allemand représentatif des Lumières berlinoises, *Abhandlung vom Trauerspiel* (*Dissertation sur la tragédie*, 1756), qui assignait comme but principal à la tragédie l' « excitation » des passions, et non pas leur purification. Mais l'admiration étant une passion, Nicolai partageait l'avis de Mendelssohn sur ce dernier point. Comme on n'admire que les conduites exemplaires, l'admiration devait contribuer à l'édification morale. La place prépondérante accordée à l'admiration lui venait de Corneille. Bodmer et Curtius avaient attaqué Corneille sur ce point et Lessing avait pris le relais. Dans sa *Lettre* du 18 décembre à Nicolai, Lessing avait déclaré que la pitié (*das Mitleiden*) était le sentiment adéquat en tragédie. Idée qu'il reprend dans sa première Pièce de la *Dramaturgie*.

[13] Quand Weil travaillait, Petsch était en train de mettre la dernière main à son édition : *Goethes Werke Festausgabe*, im Verein mit F. Bergemann (et al.), hg. V. Robert Petsch, Leipzig, Bibliographissches Institut, 1926.

[14] Gottlob Ephraim Lessing, *Werke*. Vollständige Ausgabe in fünfundzwanzig Bänden, hg. mit Einleitungen und Anmerkungen sowie einem Gesamtregister versehen von Julius Petersen und Waldemar von Olshausen in Verbindung mit Karl Borinski und anderen, Berlin, Leipzig, Wien und Stuttgart, Stauffacher Verlags AG0, 1925.

[15] Karl Groos, „Das Spiel als Katharsis" (« Le jeu comme *katharsis* »), in: *Zeitschrift für pädagogische Psychologie und experimentelle Pädagogik* 12, 1911, pp. 353-367. Signalons qu'à la fin de l'exposé de Weil figure dans la bibliographie le livre de Groos, *Die Spiele der Menschen*, 1899, auquel Groos lui-même renvoie d'ailleurs dans son article.

Prusse : la guerre devait leur permettre de se défouler[16]. Petersen a dû donc être séduit par cette nouvelle orientation donnée à la théorie de la *katharsis* comme exutoire violent. Le spécialiste de littérature et de philosophie grecques et traducteur Jean Bollack (1923-2012) pense que W. v. Willamowitz-Moellendorff avait en fait préparé le terrain. Pour ce dernier en effet, les passions représentées sur scène n'étaient pas seulement les affects de la psyché de chacun, mais aussi les élans patriotiques et religieux[17]. Et Bollack en voit encore un écho durant la République de Weimar : « On voulait la nation et on voulait l'art ; l'extase dionysiaque, de préférence musicale, exprimait la vérité du peuple dans l'esprit des années 20 ou 30 »[18]. Par ailleurs, l'orientation irrationaliste de certains philologues ou psychologues prise à la suite de la lecture de Nietzsche, dont le livre sur *La Naissance de la tragédie grecque enfantée par l'esprit de la musique* (1871) était dirigé contre Bernays[19], avait favorisé ce dangereux postromantisme.

Un exposé néanmoins prometteur

Indépendamment des motivations (mais une commande de l'extérieur semble être la plus probable), et si on prend en compte son œuvre ultérieure, on s'aperçoit alors que ce travail de Weil aura pu être davantage qu'un simple objet d'étude et donc ne pas relever uniquement de préoccupations philologiques ou historiques. Disons qu'avec ce premier défi Weil se faisait la main et que peu après, pour nous limiter à ses publications les plus rapprochées concernant l'aristotélisme, il allait une bonne année plus tard faire un autre exposé sur la pensée finaliste chez Kant et Aristote[20], et deux ans plus tard, pouvoir travailler sous la direction d'Ernst Cassirer sur l'aristotélicien italien Pomponace (1928[21]), faire ensuite la recension du livre de Walter Broecker sur Aristote (1935)[22] ou encore, quelques années plus tard, écrire son long article sur « L'Anthropologie d'Aristote » (manuscrit de 16 pages daté du 08. 12. 1937, paru seulement après la Deuxième Guerre mondiale[23]). Mais parallèlement à son intérêt pour le Stagirite, si l'on considère qu'apparaissent aussi dans une

[16] Helmut Fries, *Die große Katharsis. Der erste Weltkrieg in der Sicht deutscher Dichter und Gelehrter*, Konstanz, Verlag am Hockgraben, Band I, 1994, Band II, 1995.

[17] Wilhelm von Willamowitz-Möllendorff, *Einleitung in die attische Tragödie: Herakles, I*, Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1889, p. 110. Effectivement, Willamowitz s'était montré sensible aux côtés irrationnels de la pièce d'Euripide. Dans son Introduction, il insistait également sur l'origine cultuelle de la tragédie grecque.

[18] Jean Bollack, *Jacob Bernays. Un homme entre deux mondes*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 1998, p. 56.

[19] Pour Nietzsche, la discussion autour de la tragédie grecque ne pouvait se limiter à un événement se produisant uniquement dans la psyché ou dans le corps de l'individu, être donc quelque chose de non historique, conséquence obligée de l'interprétation pathologique, mais elle devait permettre de mettre en place des thèses de philosophie de l'histoire : Socrate mettrait ainsi fin à l'époque tragique.

[20] Erich Weil, *Seminarreferat* (Hambourg), „Kants Kritik der teleologischen Urteilskraft und der Zweckgedanke im aristotelischen System" (10 pages manuscrites). Nous éditerons prochainement ce manuscrit sous le titre : « La critique kantienne de la faculté de juger téléologique et l'idée de fin dans le système aristotélicien ».

[21] Ce sera le sujet de sa thèse de doctorat : *Des Pietro Pomponazzi Lehre von dem Menschen und der Welt,* 1928 (= *La Philosophie de Pietro Pomponazzi*, traduit de l'allemand par G. Kirscher et J. Quillien, Paris, Vrin, 1985), in: *Archiv für Geschichte der Philosophie*, XLI, n° 1-2, Berlin, Sittenfeld, 1932.

[22] Erich Weil, „Walter Broecker, *Aristoteles*, ‹ Philosophische Abhandlungen ›", Band I, Frankfurt am Main, M. Vittorio Klostermann, 1935, 231 p. », in: *Recherches Philosophiques*, fondées par A. Koyré, H.-Ch. Puech, A. Spaier, V (1935-1936), Paris, Boivin & Cie, pp. 477-484.

[23] Éric Weil, « L'Anthropologie d'Aristote », Paris, *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1946, n° 1, pp. 7-36 (repris dans Éric Weil, *Essais et Conférences I*., Paris, Vrin, 1971).

esquisse de plan de son exposé les noms de Jamblique et de Proclos[24], on peut alors déjà voir germer également ici son intérêt ultérieur pour le néoplatonisme[25].

[24] L'idée d'une purification des passions remonterait en effet aux néo-platoniciens. Jacob Bernays a essayé de montrer que Jamblique, auteur du *De Mysteriis Aegyptiorum*, et Proclos dans ses *Commentaires sur La République de Platon* se seraient inspirés d'un texte de la *Poétique* plus complet contenant l'explication de la *katharsis*.

[25] L'Institut Éric Weil possède de nombreux manuscrits ou tapuscrits datant des années 1928-1933 et tournant souvent autour de Platon, Plotin et Ficin sur le thème de l'astrologie et de la magie. Le projet le plus abouti est la cinquantaine de pages intitulée *Ficin et Plotin* que nous avons publié sous le titre : *Éric Weil : Ficin et Plotin*. Édité, présenté et commenté par A. Deligne. Traduit avec la collaboration de M. Engelmeier, Paris, L'Harmattan, Ouverture philosophique, 2007.